

YVON MAUFFRET

16°Y²
14662
(39)



Tante **Berthe**
prend sa revanche



les sentiers de l'aube

PLON

TANTE BERTHE
PREND SA REVANCHE

1642
14662
(39)

JL-28 S 1959 6354

Collection "LES SENTIERS DE L'AUBE"

AVENTURE :

- Claude ULLIN
Cécile et la vedette grise.
Défense d'embarquer.
- José LA GARENNE
Pia dans le jardin clos.
Orion préfère les marguerites.
- Michèle MARAVAL
Le Secret de Florence.
- Jean ROMAGUY
Colonie de vacances.
- Yvon MAUFFRET
Pimprenelle antiquaire.

A paraître :

- Robert TELDY-NAÏM
La Croisière de la « Sirène ».

HISTOIRE :

- Yvette JEANDET
Sylvie et l'inconnu de Car-
magne.
- Bernard CAZÈLES
Juliette et le Roi de Naples.
Alyette aux yeux gris.
Annabel et le Corsaire.
- Sylvie JODRY
Ysabel de Châteaueux, De-
moiselle de Beauté.

EXOTISME :

- Jean LE GUEVEL
Leïla, la fiancée des blés
(Égypte).
- Robert TELDY-NAÏM
Candala parmi les hautes her-
bes (Inde).
- Marianne MONESTIER
Kanaïok (Grand Nord).

PSYCHOLOGIE .

- Marianne MONESTIER
Catherine du Lézard.
Les Fleurs de rentrée.
- Édouard OLLIVRO
Picou, fils de son père.
- Martine MAIZIÈRES
Les Gitans, ça vole les poules.
Le Crépuscule de l'amitié.
Camp de toile.
- Claude ULLIN
Blanche-Marie du Liban.
Margaret et les conspirateurs.
- Janine PAPY.
Les Marionnettes de minuit.
- Pierre de LATIL
Championne de ski.
Bouya-Bouya.
- Anita PÉREIRE
L'Enfant marquée :
I. - Angéline
II. - Angéline au lycée.
- Jean LE GUÉVEL
Quand le village se retrouve.
- Salvatore GOTTA
Giannalisa.
- Vladimir G. KOROLENKO
Le Musicien aveugle.
- Jean LE GUÉVEL
Lise, Grand Bi et l'Aventure.

RÉCITS ET NOUVELLES :

- Marianne MONESTIER
Gris-Souris.
- Claude ULLIN
Belle qui rêve, Belle qui rit.
- Martine MAIZIÈRES
Histoires de tous les jours.

Les sentiers de l'aube

YVON MAUFFRET

TANTE BERTHE
PREND SA REVANCHE

roman



LIBRAIRIE PLON

8, rue Garancière — PARIS-6^e



© 1959 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris l'U. R. S. S.

Pour recevoir gratuitement et sans engagement de votre part le *LISEZ PLON*,
bulletin illustré d'informations sur nos collections, nouveautés et réimpressions,
faites-nous connaître votre adresse.

CHAPITRE PREMIER

UN chanteur de charme à la voix pâteuse serinait une vague romance où il était question de « palmiers à Honolulu » et du « son des guitares ». Fanette, que l'attente énervait, sortit de la cuisine et d'autorité alla fermer le poste. Le résultat ne se fit pas attendre ; Jean-Luc émergea du vieux fauteuil où, en principe, il travaillait son Histoire.

— Fanette ! hurla-t-il, laisse le poste ouvert !... Ils vont donner les résultats de l'étape d'une minute à l'autre.

— Je croyais que tu travaillais, soupira ironiquement Fanette.

— Bien sûr que je travaille ! Mais, tu comprends, aujourd'hui c'est une étape de montagne, avec des cols de première catégorie. J'ai parié avec Brichant que ce serait Masini le vainqueur. Oh ! s'il te plaît, ouvre-le, Fanny !

Lorsque Jean-Luc prenait sa voix suppliante, Fanette ne savait guère lui résister. Avec un soupir résigné elle remit en marche le vieux poste, en ajoutant pourtant :

— Bon ! mais pas trop fort, alors !... Et dès que tu auras entendu les résultats, ferme-le et travaille.

— Promis, assura Jean-Luc.

Et, tandis que le chanteur de charme reprenait sa rengaine sur un ton triomphant, Fanette rentra dans sa cuisine. Si l'on pouvait du moins appeler cela une cuisine ; en fait, c'était un des nombreux recoins de l'immense atelier qui en tenait lieu, séparé simplement du reste par une cloison d'isorel joliment peinte. Rien, ici, ne rappelait d'ailleurs un appartement classique, et les visiteurs non avertis qui frappaient à la porte étaient toujours surpris par l'agencement original — c'était le moins qu'on puisse en dire ! — de l'habitat de la famille Meissier : il fallait d'abord, lorsqu'on voulait y parvenir, se perdre dans un dédale de chemins serpentant autour de petites maisons à moitié croulantes, contourner des vieux arbres ou des ébauches de statues, éviter une vieille voiture d'occasion que le père Anselme, carrossier bricoleur, tentait de transformer en bolide moderne, puis, après avoir traversé encore un jardin, on arrivait à « l'atelier ». Le tout était étrangement situé dans le XV^e arrondissement, en plein Paris, et on aurait beaucoup étonné les passants de la rue commerçante voisine, en leur disant qu'à deux pas, il y avait un tel havre de paix, presque champêtre, provincial en tout cas.

Jean-François Meissier, était venu s'y installer vingt ans plus tôt, alors que tout nouvellement marié, et jeune peintre plein de promesses il s'appêtait à conquérir Paris... Certes, sa femme et lui étaient plus riches d'espérances que d'argent, mais ils s'aimaient tant, ils croyaient tellement en leur bonheur que tout leur semblait merveilleux à commencer par cet immense atelier, froid et inconfortable, où ils vivaient comme des princes. Bien vite, les enfants étaient venus : Michel, tout d'abord, un amour de bébé aux yeux plein d'éton-

nement, puis Stéphanie (qu'ils avaient tout de suite appelée Fanette)... Les journaux commençaient à parler du talent de Jean-François Meissier, les commandes devenaient moins rares et l'avenir s'éclaircissait lorsque le drame se produisit, brutal, sans rémission : Anne Meissier mourut en donnant le jour à un troisième enfant ; elle serra une dernière fois la main de son grand Jean-François, puis elle ferma les yeux en souriant. C'était fini. Michel avait alors six ans et Fanette quatre, à peine. Jean-François Meissier passa par une période terrible où la vie était comme arrêtée pour lui ; il lui semblait que tout était devenu inutile, impossible. Mais il y avait ses enfants, il y avait sa peinture, et il se remit à vivre : simplement, de nombreux fils blancs étaient venus adoucir sa tignasse blonde.

Fanette pensait à tout cela, perdue dans ses rêves, devant la grande casserole où les pommes de terre bouillaient à gros bouillon : elle ne s'en apercevait pas, pas plus qu'elle n'entendait les hurlements de Jean-Luc qui saluait l'arrivée de son favori du tour de France... Non, elle pensait à son père, avec cette sorte de tendresse, de sentiment presque maternel, qu'elle éprouvait pour ce grand enfant... Comment avait-il réussi à les élever tous les trois, lui qui vivait tellement en dehors des contingences quotidiennes de la vie, c'était un miracle qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. « Nous aurions tous dû périr d'inanition, ou de froid, ou de chaud, pensait-elle, ou bien écrasés lorsque papa nous oubliait dans la rue, ou qu'il nous perdait sur un quai de métro ! » Et pourtant, ils étaient là, tous les trois, et bien en vie !... Jean-Luc, avec sa fougue de garçon de treize ans, elle, Fanette, dix-huit printemps, et ce grand lunaire de Miche...

Miche !... C'était lui que Fanette attendait avec une

impatience fébrile. Il allait revenir avec ses résultats d'oral de philosophie... Pourvu que cette fois, il soit reçu, mon Dieu !... A dix-neuf ans, il était grand temps qu'il se lance dans la vie, qu'il participe à l'entretien de la maisonnée !... Fanette soupira : « Pauvre grand Miche, il est tellement peu fait pour se défendre dans la vie !... Il est tellement ailleurs !... Bien sûr, il écrit de très jolis poèmes, il a des trouvailles ravissantes, un goût exquis et il est tellement plein de bonne volonté !... Tout à fait papa, quoi, mais papa gagne tout de même sa vie avec sa peinture, tandis que Miche... »

Elle arrêta net ses réflexions, car l'eau débordant de la casserole venait d'éteindre le gaz, dans un chuintement de vapeur...

Elle poussa une vigoureuse exclamation ; Jean-Luc, qui ne demandait qu'à se distraire, accourut aussitôt, l'air interrogateur.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Fanette haussa les épaules.

— Oh ! rien, j'étais dans la lune et l'eau en a profité pour passer par-dessus la casserole. C'est tout !

Jean-Luc considéra le tableau d'un air faussement apitoyé :

— Si toi aussi tu es dans la lune, je crois que c'est la fin de la famille, murmura-t-il comiquement. Déjà, il y a papa et Miche... Eux, on en a l'habitude, mais si toi tu t'en mêles !

Puis sautant du coq à l'âne avec désinvolture :

— Tu sais Masini a gagné l'étape, les doigts dans le nez !... Il avait sept minutes d'avance sur le peloton. Tu te rends compte !

Fanette ne se rendait absolument pas compte... Elle essaya pourtant de prendre une figure pleine d'admiration devant l'exploit de Masini. Puis, elle tressaillit...

Elle venait de reconnaître le pas hésitant, traînant, de son frère aîné, sur le gravier du jardin.

— Vite, Jean-Luc ! souffla-t-elle... Va lui ouvrir, c'est Miche !

Jean-Luc haussa les épaules : son robuste réalisme méprisait volontiers l'univers éthéré ou se mouvait son aîné.

— Oh ! tu sais, il est sûrement collé !

— Va lui ouvrir !

— Bon, bon !... J'y vais.

Il ouvrit la porte si brutalement, que Michel faillit étaler son mètre quatre-vingt-dix sur les vieilles dalles de l'atelier.

— Tu ne pourrais pas faire attention ! grommela-t-il.

— Ça va ! dit Jean-Luc, je ne l'ai pas fait exprès.

Michel entra, déposa d'un geste machinal son portedocuments sur l'immense table de noyer ciré.

— Alors ? demanda Fanette, accourue de la cuisine.

Mais déjà, elle connaissait la réponse. De fait, Michel eut son petit sourire timide qu'il prenait quand il était malheureux.

— Alors, je suis collé... Voilà !

— Oh ! Miche !

— Oui... Bêtement. Tu sais, Fanette, tout avait très bien marché, j'étais sûr de moi. Et puis...

— Et puis ?

— C'est idiot ! En histoire on m'a demandé la campagne d'Italie de Napoléon III.

— Oui...

— Et moi, je devais penser à autre chose, je suis parti à fond sur Napoléon I^{er}. L'examineur, un grand type chauve, à lunettes, glacial, m'a dit au bout d'un moment : « Vous êtes certain de ne pas confondre ? Je

vous ai demandé de me parler des campagnes d'Italie de Napoléon III... Il m'a troublé, je n'ai pas pu lui sortir un mot. Voilà !

Un silence lourd s'abattit sur l'atelier... Au loin on entendait les rires d'enfants qui s'amusaient au grand soleil de juin. Michel avait l'air si malheureux, si désespéré que Fanette alla à lui et lui mit sa main sur l'épaule.

— Mon pauvre grand !

A nouveau, il eut son petit sourire navré.

— Je ferais mieux d'aller travailler aux Halles !

Fanette haussa les épaules.

— Ne sois pas ridicule, Miche !... Tu veux?... Tu sais aussi bien que moi que tu es doué, que tu as des tas de choses à faire avant d'aboutir aux Halles !... Seulement voilà, tu as la tête dans les nuages, et ce serait admissible à la rigueur, si tes pieds restaient sur terre !

— C'est un vrai satellite artificiel ! ironisa Jean-Luc, en évitant de justesse le pied vengeur de son frère et la main leste de Fanette... Si on ne peut plus plaisanter, alors !

Et se désintéressant de la discussion, il regagna son fauteuil. Michel réfléchissait intensément, et Fanette respecta son silence. Enfin, il dit :

— Tu sais, Fanny, ma vraie vocation, c'est d'écrire !... Je ne sais pas si je suis doué ou pas, mais il n'y a que cela qui m'intéresse vraiment. Je traîne toujours des tas d'idées plus ou moins saugrenues dans ma caboche, et j'ai envie de les coucher sur le papier.

Fanette tournait machinalement une de ses mèches blondes, geste qui lui était familier lorsqu'elle était préoccupée.

— C'est bien joli, Miche, mais quand crois-tu que tu gagneras de l'argent en écrivant ?

— Je ne sais pas !

— Peut-être dans dix ans... Peut-être jamais !...

— C'est possible.

— Oh ! Miche, je t'en supplie, ne te vexe-pas !...

Ce que je voulais te dire c'est qu'en attendant d'être un écrivain coté, tu ferais bien d'essayer de décrocher ton bac en octobre, et de trouver un travail quelconque. En ce moment, nous passons par une bonne période et papa vend ses toiles comme des petits pains, mais qui peut dire combien de temps ça va durer !... Avec lui, on ne sait jamais.

Michel baissait la tête, convaincu de la justesse de raisonnement de sa sœur. Deux rides horizontales barraient son grand front. Il soupira.

— Tu as raison, Fanette, et je suis un crétin... Alors que tu te sacrifies pour nous.

Fanette l'interrompit en souriant.

— Oh ! n'exagérons rien !

— Si, si, reprit-il impétueusement. Je sais bien que toi, tu aurais voulu continuer tes études, et si tu as tout laissé tomber, c'est pour t'occuper de la maison et de nous tous !... Bon, alors je te promets de bûcher comme une brute durant tout l'été et d'enlever mon oral en septembre. Ensuite, j'entrerai chez un notaire, ou dans les assurances, ou n'importe où, en remettant à plus tard mes petites idées personnelles. Tu es contente ?

Fanette l'embrassa tendrement.

— Tu es un amour, mon grand !

Michel se sentait tout rasséréné après avoir pris tant d'héroïques décisions qu'il espérait bien tenir. Il récupéra son porte-documents, décréta : « Je vais me

changer ! » et de son pas traînant, il se dirigea vers l'échelle de la loggia qu'il partageait avec Jean-Luc. La « loggia », c'était quatre énormes poutres de bois, à mi-hauteur de l'atelier, sur lesquelles était posé un plancher. Le tout, entouré d'une balustrade, formait une sorte de chambre-balcon, fort pittoresque et qui, de tout temps, avait constitué la chambre des garçons. On se souvenait encore, dans la famille, du jour où Jean-Luc, âgé de huit ans, avait fait un vol plané du haut de la loggia et était venu s'écraser sur les dalles de granit. Il y avait laissé trois dents et un bon litre de sang. C'était un vieux souvenir.

Fanette retourna à ses casseroles. « Papa ne va pas tarder maintenant ! » pensa-t-elle, en voyant qu'il était bientôt sept heures. Elle débarrassa la grande table de noyer des objets qui l'encombraient : journaux sportifs de Jean-Luc, tubes de couleurs, croquis, et s'employa à mettre le couvert. A l'heure, pour une fois, Jean-François Meissier fit bientôt son apparition.

— Bonsoir ! claironna-t-il à la ronde. Tu as vu, Fanette?... Je suis à l'heure, ajouta-t-il avec une naïve fierté.

— Tu es formidable, mon vieux papa, lui répondit-elle.

Il en fut tout heureux.

A quarante-trois ans, Jean-François Meissier avait les cheveux entièrement blancs et un visage demeuré merveilleusement jeune, ce qui lui donnait un aspect assez curieux, mais très attirant. Il avait une intelligence aigüe, une culture fort étendue, mais aussi une telle naïveté dans les petits faits quotidiens, une telle possibilité d'émerveillement, que les gens ne savaient jamais très bien où ils en étaient avec lui. Au moment où ils s'apprétaient à le prendre pour un hurluberlu,

un peu demeuré, il leur sortait une phrase étonnamment pensée, qui les laissait pantois. Fanette se demandait parfois s'il ne le faisait pas exprès afin de tromper l'adversaire. Jean-Luc en était persuadé. « Il est malin comme trente-six mille renards », affirmait-il avec son exagération et son manque de respect coutumiers. « Il fait l'âne pour avoir du son !... »

Quoi qu'il en fût, Jean-François s'assit à sa place en se frottant les mains.

— Quelle journée magnifique ! dit-il... Je suis passé par les quais de la Seine cet après-midi ; il y avait une lumière, des coloris, à décourager un régiment de peintres impressionnistes. Puis je suis remonté par Montparnasse et j'ai rencontré Murphy Lane. Je l'ai très bien connu dans le temps ; il habitait à cinq minutes d'ici et je vous assure qu'il ne roulait pas sur l'or à l'époque. Maintenant, c'est un des peintres les plus célèbres des États-Unis et il gagne des sommes fabuleuses, rien qu'en traçant une ligne sur un morceau de papier... J'étais ravi de le voir. Il se souvient d'Anne... Nous en avons remué des souvenirs !

Sa voix s'était un peu brisée, comme à chaque fois qu'il prononçait le nom de sa femme. C'était le seul malheur irrémédiable et contre lequel il n'avait pu se défendre.

— Enfin ! ajouta-t-il en haussant les épaules.

Jean-Luc s'arracha de son fauteuil, et vint se mettre à table.

— Tu sais, papa, annonça-t-il, Michel s'est fait coller.

Le peintre prit une figure pleine d'étonnement.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Oui, il s'est fait « étendre » à son oral de philo.

— Ah ! c'est vrai !... Pauvre Michel ! dit son père,

qui ajouta sans autre commentaire : « Fanette, tu passeras lundi matin chez Fournier, je te donnerai une liste de tubes de couleur à acheter. Ma rencontre avec Murphy Lane m'a donné une fringale de peinture et je compte m'y mettre.

Michel descendit à son tour de son perchoir et, sans un mot, se mit à manger le potage que Fanette venait d'apporter sur la table. Pauvre Michel, qu'il était malheureux !... Alors qu'il se sentait fait pour muser, de par le monde, au creux des chemins, le long des rivières et pour chanter tout cela avec des mots à lui, il avait la perspective d'un long été où il lui faudrait s'abrutir sur des cours de psychologie et des chapitres de sciences naturelles !... Il étouffa un soupir, tandis que Fanette lui réservait généreusement une autre assiettée (Michel avait un appétit d'ogre.)

— Tiens, vieux, mange ! dit-elle.

A l'autre bout de la table, Jean-Luc réclamait déjà.

— Et moi, j'ai faim, moi !

La veillée fut calme. Fanette, sa vaisselle terminée, écouta du Vivaldi sur le vieux tourne-disque. Michel se consola de son échec en se plongeant dans une revue littéraire. Jean-Luc, après une partie de dames avec son père qui faillit tourner en pugilat (ils étaient aussi mauvais joueurs l'un que l'autre) se retira dans la loggia car il voulait se lever de bonne heure le lendemain, dimanche, pour aller à la piscine. Jean-François Meisier prit un crayon et se retira dans son coin de travail : là, pendant des heures, il se mit à couvrir des feuilles de croquis enlevés en deux coups de crayon. Quand il leva la tête, il s'aperçut qu'il était une heure du matin et que tout le monde dormait. Alors, il éteignit la lumière et se coucha sur son divan que la lune inondait de clarté.

CHAPITRE II

Sans être une célébrité de la peinture, Jean-François Meissier était un artiste apprécié des connaisseurs et, quand il voulait se mettre sérieusement au travail, ses toiles se vendaient fort bien. Il peignait surtout des natures mortes solides et sobres, plus rarement des portraits ou des paysages. Il était lucide et connaissait ses limites ; jamais il n'avait voulu s'enrôler dans les différents mouvements qui voulaient périodiquement révolutionner l'art de peindre. Le Cubisme l'avait laissé indifférent, le Surréalisme hostile et si on voulait le mettre en colère, il n'y avait qu'à lui parler de peinture abstraite. En bref, c'était un bon peintre au métier éprouvé, mais sans génie. Il le savait et cela ne l'empêchait pas d'être heureux.

Ce matin-là, il était seul à l'atelier. Jean-Luc était au lycée, Michel était parti flâner on ne savait où, et Fanette faisait des courses dans le quartier. Il était dix heures du matin, un grand soleil de belle saison inondait l'atelier. Jean-François se sentait l'âme en fête et il s'affairait autour d'une grande toile posée sur le chevalet.

*N'effeuillez pas les roses,
Vous les feriez mourir...*

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

Bookkeeper[®]
ptbv
désacidifié 2013

Dépôt légal : 2^e trimestre 1959.
Mise en **vente** : Mai 1959.
Numéro de publication : 8328.
Numéro d'impression : 7978.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

